

L'Electeur

POLITIQUE, CARICATURE ET CRITIQUE

Première année.—No. 19.

A. GUERARD & CIE.

Quebec, 22 Septembre 1866

ABONNEMENT :

Ville, trois mois..... 45 sous.
Campagne..... 30 sous.
Chaque numéro..... 3 sous.

L'ÉLECTEUR.

Paraît le Samedi de chaque semaine.
Toute correspondance concernant la rédaction
doit être adressée FRANCO à

A. GUERARD et Cie., PROPRIÉTAIRES.
Rue St. Marguerite, No. 47.

L'ÉLECTEUR.

Se vend chez M. E. Balzaretto, No. 39, Rue
du Pont, St. Roch ; M. G. A. Delille, Manufacturier
de tabac, Faubourg St. Jean ; M. Hardy,
libraire, Basse-Ville ; M. Bellerive et Laforce,
Maison des Bains, Haute-ville ; M. Bastien, bar-
bier ; rue St. Joseph, M. Marier, barbier, rue St.
Joseph, M. Crémazie, libraire, J. Williams, bar-
bier, côte du Palais. M. Wm. Dalton, coin
des rues Craig et St. Laurent, Montréal.

Les personnes à qui nous adressons
L'ÉLECTEUR sont priées de le renvoyer
si elles ne s'abonnent pas.

FEUILLETON DE L'ÉLECTEUR

LE 22 SEPTEMBRE

La Demoiselle à Marier.

(Suite et fin.)

—Adelaïde réfléchit un instant, et se
levant à son tour, elle dit : venez vite ;
on ne sort de ma chambre qu'en passant
par celle de ma mère, mais vous pourrez
la traverser avant qu'elle y soit arrivée.

En disant ces mots elle conduisit Mme.
L... toute tremblante à travers l'appar-
tement de madame De Roch, et lui ou-
vrant la porte d'un très petit cabinet où
venait aboutir un escalier dérobé, elle lui
indiqua les moyens de regagner la voiture
qui l'attendait à quelque distance ; mais,
prête à la quitter, Adelaïde lui dit :

—Chère Diana, pourquoi ce trouble et
cette fuite précipitée ? pourquoi me quit-
ter si tôt ? Tout votre air m'inquiète.

—Il le faut, il le faut ! vous saurez tout,
je vous écrirai ; aimez-moi toujours. Hé-
las ! bientôt peut-être vous serez la seule
au monde ! Et la belle jeune femme se
jeta en sanglotant dans les bras de la
jeune fille alarmée ; puis ayant entendu
quelque bruit, elle s'en arracha et se
hâta de descendre le petit escalier....
Après avoir franchi quelque marches, elle
se retourna et dit à Adelaïde.

—Mon enfant, je vous en supplie, pro-
mettez-moi de ne pas vous marier ainsi...
ni par amour, c'est le mal de la vie. Et
elle disparut au tournant de l'escalier.

—Voilà qui est inexplicable : "ni ainsi,
ni par amour." Mon Dieu ! qu'a-t-elle ?
Serait-elle malheureuse ?

Adelaïde retourna pensive dans sa
chambre ; madame De Roch y entra un
instant après, elle paraissait agitée, mais
singulièrement heureuse.

—Adelaïde, chère enfant, lui dit-elle en
la baisant au front, et s'asseyant tout
émue à la place que Mlle. L..., venait
de quitter, je t'apporte de grandes nou-
velles. Tout va bien pour toi, et, Dieu
merci, je t'ai su à temps ! Oh ! que je
suis heureuse mon vieux parrain De Roch
est mort.

—Oh j'en suis bien fâchée, dit Adé-
laïde ; il était si bon pour moi !

—Sans doute, sans doute ; je le re-
grette aussi beaucoup ; mais en mourant
il s'est souvenu qu'il avait tenu sur tes
fontes de baptême, et au lieu de dissé-
miner sa fortune entre ses vingt neveux,
il te laisse la rente de cinquante-cinq mille
livres, sans compter une très belle maison
à Québec. Te voilà un des bons partis
de la société, et déjà le jeune avocat B..
le parent du Notaire L.. De Roch, en me
mandant cette nouvelle, te demande en
mariage, pour resserrer, ajoute-t-il, de plus
en plus les liens d'amitié qui l'unissent à
ma famille.

—Et mon beau fiancé de ce soir, dit
Adelaïde, avec sa jolie physionomie mo-
queuse, qu'allez-vous en faire ?

—Ce matin même, de chez mon notaire,
où je viens d'apprendre ton changement
de situation, je lui ai écrit, avant que la
nouvelle fût ébruitée, pour lui dire que
des réflexions sur la différence de vos
caractères me faisaient renoncer à l'hon-
neur de son alliance.

—Vraiment ! reprit Adelaïde ; je n'en
suis assurément pas fâchée ; pourtant, s'il
faut le dire, ce procédé me semble un
peu dur. Le trouver bon pour la rente de
dix mille livres, et le rejeter quand on en
a cinquante ; comment pourra-t-on tra-
duire cela dans le monde ?

—C'est mon devoir de mère de bien
établir mes enfants, et personne ne saurait
me blâmer de le remplir, répondit mada-
me De Roch d'un air digne mais positif ;
à présent tu peux aspirer à tout, et j'es-
père te faire faire un magnifique mariage.

—Allons, me voilà fille à marier com-
me devant ; mais, ma bonne mère, main-
tenant que je suis riche, pourquoi n'essaie-
rais-je pas un mariage d'incination ? non

pas à la canadienne, mais à l'américaine,
comme Mme L. vous en souvenez-vous,
quand nous étions aux Etats : c'était bien
beau, bien séduisant ! ô maman, la for-
tune doit servir, ce me semble, à tout au-
tre chose qu'à chercher la fortune ; ne le
pensez-vous pas ?

Un mariage d'amour comme Mme L....
c'est en effet une belle chose ! attendez,
Mme De Roch sonna sa femme de cham-
bre, et lui dit de lui apporter un journal
américain resté sur sa toilette ; elle y lut
ce qui suit :

—Mme. Diana L...., une belle et char-
mante personne de la haute société amé-
ricaine, à la suite de vifs chagrins inté-
rieurs, est partie de sa maison de Chicago,
avec M. Edouard L...., connu aux Etats
par des succès de plus d'un genre ; les
fugitifs se rendent, dit-on, à Halifax en
passant par le Canada.

Adelaïde restait confondue. Madame
de Roch, très fière de son argument, en-
core que ce fût la fille d'une amie qui le
lui fournit, ajouta en regardant Adelaïde.

—Voilà ce que sont tous les mariages
d'amour.

—Je n'en reviens pas, répondit la jeune
fille ; c'est là l'explication de... Mais
craignant de trahir le secret de la visite
du matin, elle s'arrêta ; un moment après
elle reprit : En vérité, je ne comprends
pas comment il faut se marier, si les ma-
riages de seule convenance et les mariages
d'amour sont tous également redoutables.

Elle y pensa quelques mois encore, non
plus avec les idées que le monde lui avait
faites ; mais avec des idées sérieuses et
vraies que lui suggérèrent le malheur de
Mme L.... mariée par amour, et celui de
la plupart des femmes qui l'entouraient,
mariées par convenance de nom, de for-
tune et de position. Madame de Roch,
pendant ce temps, nouait, dénouait, re-
nouait un nombre infini de négociations
auxquelles sa fille donnait peu d'attention.

A cette époque M. Caron revint de
ses voyages. C'était un homme sérieux ;
le temps ne l'avait point détaché de ses
souvenirs et de ses affections d'enfance.
Son esprit s'était développé, son cœur s'é-
tait mûri. Il rapportait un livre dont il
avait connu l'auteur en parcourant Le
Haut Canada où il était voyageur comme
lui. Ce livre avait beaucoup servi à don-
ner une direction élevée aux pensées de
son cœur ; il voulut le faire connaître à
Adelaïde, et tous deux le lurent plusieurs
fois ensemble. M. Caron n'avait plus de
mère, et d'ailleurs Adelaïde était devenue
riche, ils se convenaient donc par tous les
rapports extérieurs, et de doux souvenirs